

Conséquences et intérêt démographique de la Peste noire de 1348

Yves Renouard

Résumé

L'énorme mortalité causée par la Peste Noire de 1348 apparaît de plus en plus comme un des faits les plus importants de l'histoire de notre millénaire. Il semble utile de présenter les résultats actuels des recherches qui tendent à l'appréciation exacte du nombre des décès et de leur rapport à la population préexistante. Il est particulièrement intéressant d'étudier en outre, à propos de l'exemple exceptionnel que constitue cette mortalité, bien plus grave pour l'humanité occidentale que les grandes guerres du XX^e siècle, les conséquences multiples d'un brutal et considérable effondrement démographique.

Citer ce document / Cite this document :

Renouard Yves. Conséquences et intérêt démographique de la Peste noire de 1348. In: Population, 3^e année, n°3, 1948. pp. 459-466;

http://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1948_num_3_3_1952

Document généré le 28/04/2017

CONSÉQUENCES ET INTÉRÊT DÉMOGRAPHIQUES DE LA PESTE NOIRE DE 1348

L'énorme mortalité causée par la Peste Noire de 1348 apparaît de plus en plus comme un des faits les plus importants de l'histoire de notre millénaire. Il semble utile de présenter les résultats actuels des recherches qui tendent à l'appréciation exacte du nombre des décès et de leur rapport à la population préexistante. Il est particulièrement intéressant d'étudier en outre, à propos de l'exemple exceptionnel que constitue cette mortalité, bien plus grave pour l'humanité occidentale que les grandes guerres du XX^e siècle, les conséquences multiples d'un brutal et considérable effondrement démographique.

IL y a six cents ans, en 1347-1350, a sévi une des plus violentes épidémies de peste bubonique qui aient jamais frappé les pays méditerranéens et l'Europe tout entière. Les contemporains la désignaient souvent d'après les taches foncées qui couvraient le corps des malades comme le « mal noir » : elle est demeurée, parmi les pestes du passé, individualisée par ce nom de Peste noire qui lui reste attaché comme à la plus atroce de toutes. Le six centième anniversaire de ses ravages en France donne prétexte au rappel de sa propagation et à l'analyse rapide de ses conséquences. Mais l'intérêt de son étude ne tient pas seulement à son importance historique : on a pu dire en effet, par une simplification excessive, qu'elle avait marqué la fin du Moyen Age et le commencement des temps modernes. Il convient aussi de s'attacher à elle parce qu'elle est le plus ancien fléau d'ampleur mondiale sur lequel nous ayons des

renseignements précis assez nombreux et quelques données numériques : leur examen peut donc révéler quelques-unes des conséquences générales des catastrophes démographiques brutales.



La Peste noire provenait sans doute des pays du Moyen Orient où il semble que la peste existait au XIV^e siècle, comme encore aujourd'hui, à l'état endémique. Sa première manifestation nous est rapportée dans l'armée du khan de Kiptchak qui assiégeait la colonie génoise de Caffa en Crimée en 1347 : les cadavres de pestiférés lancés dans la ville par les pierres mongoles y propagèrent la maladie et les vaisseaux génois la rapportèrent en Occident. A partir des ports méditerranéens, elle en visita de proche en proche tous les pays : Sicile dès 1347; Afrique du Nord, Corse, Sardaigne, Italie, Péninsule Ibérique, France en 1348; Autriche, Hongrie, Suisse, Allemagne du Sud, Vallée du Rhin, Flandre, Angleterre méridionale en 1349; Angleterre septentrionale, Scandinavie et pays riverains de la Baltique en 1350. En trois ans, en se propageant surtout le long des voies commerciales terrestres et de port en port, elle avait dépeuplé l'Occident tout entier.

Le problème principal est de conjecturer approximativement le nombre de ses victimes et son rapport au chiffre total de la population. Pour aucune des épidémies antérieures il n'est possible, faute de documents, de tenter même semblable évaluation. Mais avec le milieu du XIII^e siècle commence une période pour laquelle les documents narratifs ou officiels sont conservés en assez grand nombre; d'autre part, l'exceptionnelle violence du fléau, comme sa généralité, ont amené beaucoup de contemporains à le mentionner dans leurs écrits; elles expliquent aussi que son passage transparaît dans les divers dénombrements et comptes de l'époque qui subsistent. Il est inutile d'indiquer qu'il ne saurait être question avec une documentation aussi fragmentaire de dresser rien qui ressemblât à une courbe de la mortalité pour une région quelconque. Mais du rassemblement des diverses données, connues ou simplement publiées à ce jour, une impression d'ensemble approximative peut ressortir.

Le nombre des décès était tel par toute l'Europe qu'il donna à tous les contemporains l'impression d'une mortalité sans précédent. Le Franciscain irlandais John Clyn a le sentiment que nul ne peut échapper au fléau et il trouve pour dépeindre son angoisse et sa désespérance cette frappante expression : « J'écris, dit-il, en attendant la mort au milieu des morts » (*inter mortuos mortem expectans*) ; il n'y échappa d'ailleurs pas. Boccace, dans l'Introduction au Décaméron, décrit les cortèges funèbres collectifs et les grandes fosses communes où sont déposés les cadavres, jointifs, comme des balles de marchandises dans la cale d'un navire. Partout les cimetières sont trop petits; il faut les agrandir ou en créer d'autres à la hâte.

Cette impression d'exceptionnelle mortalité se traduit dans les chiffres très élevés de décès donnés par les chroniqueurs, qu'il s'agisse d'une seule ville ou de l'ensemble de la Chrétienté. Boccace estime à plus de 100.000 le nombre des morts à Florence; un chroniqueur rouennais donne le même chiffre pour Rouen; Gille li Muisit propose 25.000 pour Tournai; Froissart ne consacre à la Peste noire qu'une seule phrase de son long ouvrage, mais elle a fait fortune : « en ce temps, par tout le monde généralement une maladie qu'on clame épidémie courait, dont bien la tierce partie du monde mourut. » Le montpelliérain Simon de Couvin estime, lui, que la moitié de la population fut emportée par le fléau. Quant à un chroniqueur bourguignon, plus pessimiste encore, il évalue les pertes aux 9/10 de la population :

*En mil trois cent quarente et huit
A Nuits de cent restèrent huit.*

Mais les chroniqueurs du Moyen Age sont ordinairement incapables de donner des chiffres, même approximativement exacts, pour les dénombrements humains. M. Ferdinand LOT vient de souligner combien ils exagèrent souvent jusqu'à l'invraisemblance les effectifs des armées (1).

Il en est de même ici : Florence avait à peine 120.000 habitants au milieu du xiv^e siècle, Rouen n'en comptait que 50.000 : comment en auraient-elles, l'une et l'autre, perdu 100.000 ? De même Ypres et Gand n'avaient pas beaucoup plus de 20.000 habitants : comment à Tournai, plus petite et moins peuplée, en serait-il mort 25.000 ? Si la moitié ou les neuf-dixièmes de l'ensemble de la population avaient péri, l'Europe serait devenue une sorte de désert; or les événements postérieurs à 1350 témoignent qu'il y subsistait une population encore dense.

En fait, la peste n'a pas sévi avec la même intensité dans toutes les régions, dans tous les groupements humains, dans toutes les catégories sociales. Elle a surtout éprouvé, comme il était naturel, les agglomérations : les villes où l'hygiène était déplorable, où l'on déposait bien souvent les immondices dans la rue, où les rats pestueux pouvaient gagner rapidement tous les quartiers avec les puces qu'ils portaient, ont été plus frappées que les campagnes; et dans les villes, les catégories sociales qui vivaient le plus entassées, les ouvriers, ou celles dont les membres, liés à une discipline communautaire, se retrouvaient constamment ensemble, tels les frères des Ordres Mendians, ont payé le plus lourd tribut au fléau.

Quelques documents d'archives qui ont subsisté permettent de se faire une idée précise, dans certains cas particuliers, de l'ampleur de la mortalité. L'étude des comptes de la Chambre Apostolique révèle que 94 personnes sont vraisemblablement mortes de « l'infirmitas » à la Cour Pontificale d'Avignon en 1348-1349 sur un total

(1) *L'art militaire et les armées au Moyen Age en Europe et dans le Proche-Orient*, Paris, 1947.

d'environ 450 curialistes, soit près du quart (2). Le registre paroissial tenu par le vicaire d'un village bourguignon, Givry, près de Chalon-sur-Saône, a été conservé pour la période de l'épidémie : dans la décade précédente, il mourait en moyenne, dans ce prospère village de 1.200 à 1.500 habitants, 30 personnes par an; du 5 août au 19 novembre 1348, date à laquelle il s'interrompt, 615 personnes ont succombé, soit à peu près la moitié de la population (3).

Les calculs faits par Gasquet (4), à partir des registres épiscopaux et des actes des rois d'Angleterre où sont mentionnées toutes les concessions de bénéfices ecclésiastiques vacants faites par les évêques et par le roi, suggèrent qu'entre 1348 et 1350 le clergé anglais perdit de la peste environ la moitié de ses membres. Les recherches récentes de H. THOMPSON ont confirmé ces chiffres en montrant que 41 % des clercs des diocèses de Lincoln et d'York moururent l'année de la peste alors qu'il n'en décédait que 3 % à 4 % en année normale. La population laïque de la campagne anglaise était souvent plus éprouvée encore : dans trois villages du Cambridgeshire, Dry Dayton, Cottenham et Oakington, Miss PAGE a relevé des taux de mortalité de 47 %, 57 % et 70 %; dans la centaine de Farnham, en Surrey, le Père ROBO a trouvé que 300 tenanciers moururent de la Peste noire, soit quinze fois le chiffre moyen des décès des années antérieures à 1348-1349; enfin, M. BALLARD a constaté une mortalité égale aux deux tiers de la population à Witney en Oxfordshire, à un tiers seulement à Brightwell en Berkshire (5).

En Italie, Doren (6) estime que 40 à 60 % de la population des villes ont péri, mais que les pertes ont été bien moindres dans les campagnes. Certains témoins muets semblent confirmer cette hécatombe urbaine : ainsi, à Sienne où la commune avait entrepris l'édification d'une immense et orgueilleuse cathédrale dont l'ancienne n'aurait été qu'un bras du transept, la maladie fit interrompre les travaux : la dépopulation et la ruine de la ville rendirent inutile qu'on les reprît jamais; sur l'immense esplanade qui entoure la cathédrale de Sienne, les piliers blancs et noirs du grand édifice projeté lancent toujours vers le ciel leur appel douloureux.

Mais les plus terribles pertes connues sont celles des couvents des Ordres Mendiants. Les couvents dominicains de Toscane et de Languedoc ne comptaient pas toujours cent frères et rares étaient ceux comme celui de Florence, Santa Maria Novella, qui

(2) Selon les calculs faits par une de mes étudiantes, Mlle S. PRÉVÔT, à partir de la publication de K. H. SCHAEFER, *Die Ausgaben der Apostolischen Kammer unter Klemens VI.* Paderborn 1930.

(3) P. GRAS. *Le registre paroissial de Givry (1334-1357) et la Peste noire en Bourgogne*, dans Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, t. C (1939), pp. 295-309.

(4) F.-A. GASQUET. *The Great Pestilence*, Londres 1893 et 1908.

(5) Données citées par J. SALTmarsh. *Plague and economic decline in England in the Latter Middle Ages*, dans *The Cambridge Historical Journal*, vol. VII (1941), p. 35.

(6) A. DOREN. *Storia economica dell'Italia nel Medio Evo.* Padoue, 1937, p. 579 et seq.

en comptaient plus de 150 : or il meurt 78 frères à Florence, 49 à Sienne, 57 à Pise, 39 à Lucques. Il n'en reste que 7 sur 140 à Montpellier, 7 aussi sur 160 à Maguelonne (7). Pendant ce temps, dans les couvents de Cordeliers de Marseille et de Carcassonne tous les frères moururent sans en excepter un seul (8).

A Bordeaux, l'épidémie emporte 12 sur 20 des chanoines du chapitre de Saint-Seurin (9). Le nombre des décès dans l'ordre des Chartreux qui n'excédait pas une centaine par an en moyenne avant 1348, passe à 465 en 1348, à 165 en 1349, à 270 en 1350 (10).

Ainsi la proportion des décès dus à la Peste par rapport à l'ensemble de la population semble avoir oscillé entre les deux tiers et le huitième, selon les régions.

La Peste noire a donc été un fléau d'ampleur exceptionnelle, qui, en quelques mois, a grandement et brutalement réduit la population de l'Occident.



En France, cette ponction tragique a mis fin à une tension démographique sérieuse. En 1328, la population y atteignait, d'après les calculs faits par M. Ferdinand Lot à partir de l'état des paroisses et des feux dressé à cette date, approximativement 20 millions d'habitants. Et elle ne cessait de s'accroître dans la période de paix qu'est le début du *xiv^e* siècle, d'autant plus que toute émigration importante avait cessé depuis la fin des grandes Croisades en 1270.

A peu près exclusivement rurale, cette population occupait les campagnes françaises avec la même densité moyenne qu'aujourd'hui. Or les techniques encore grossières de son agriculture lui donnaient des rendements de céréales trois fois moindres que de nos jours : bien qu'elle n'eût pas à nourrir 20 millions d'habitants des villes, elle ne parvenait à subsister que grâce à l'extension croissante des cultures au rythme de son propre accroissement. Or cette extension se faisait aux dépens des lieux de pâture et des bois ; au milieu du *xiv^e* siècle, on était parvenu dans bien des régions à la limite des défrichements utiles, car les terrains de pâture ne pouvaient plus être rognés sans réduction d'un bétail aussi indispensable pour le trait que pour l'alimentation, ni les bois, où commençaient à manquer les futaies, sans nuire aux besoins accrus de la construction des maisons et des navires. Tout se passe comme si l'équilibre vital entre la population et les produits du sol était alors atteint : un nouvel accroissement de la population allait entraîner

(7) MORTIER. *Histoire des Maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs*. Paris, 1907, t. III, pp. 261-265.

(8) Fr. de SESSEVALLE. *Histoire générale de l'ordre de Saint-François*, t. I, pp. 144-145.

(9) R. BOUTRUCHE. *La crise d'une société : seigneurs et paysans du Bordelais pendant la guerre de Cent Ans*. Paris 1947, pp. 199-200.

(10) *Annales Ordinis Cartusiensis*, éd. Le Couteulx, t. V, p. 274.

une grave crise économique, si la reprise de l'émigration, à laquelle semblait tendre inconsciemment la Croisade préparée par Philippe VI, ne venait constituer l'exutoire nécessaire. Le brusque décongestionnement entraîné par la mortalité a rétabli l'équilibre économique et démographique de la France; coïncidant avec le début de la guerre de Cent Ans, il a modifié toute l'orientation de la politique française en permettant le maintien en Europe occidentale de son centre d'intérêt.

Dans les autres pays où la population n'était pas aussi nombreuse et dense et n'avait pas atteint le même degré de saturation, la brutalité de la mortalité n'a pas eu les mêmes conséquences absolues, car ils n'étaient pas en état de tension interne; mais en leur faisant perdre une partie importante de leurs habitants, elle a eu la même importance démographique relative que pour la France.



La Peste noire de 1348 est donc bien un des faits les plus importants de l'histoire démographique de l'Occident; elle est aussi le premier, en tout cas, dont il soit possible d'évaluer les résultats de façon au moins approximative. Elle constitue par là une sorte de cas privilégié : elle permet d'étudier, comme dans un laboratoire d'expérience, l'importance d'une diminution brutale de la population sur une grande étendue. Une diminution de ce type est, au moins jusqu'à nos jours, un fait exceptionnel. La guerre de 1939-1945, si générale qu'elle ait été, puisque l'Europe entière en a pâti et qu'aucune catégorie de la population de ce continent ne s'est trouvée à l'abri des bombardements aériens, ni des camps de concentration, ni des destructions, n'a pas abaissé dans une proportion aussi forte la population de l'Occident. On estime le nombre de ses victimes à moins de 5 % de la population des pays non slaves, ceux pour lesquels nous appréhendons l'importance de la Peste noire. L'action des bombes atomiques qui ont anéanti des villes japonaises en 1945 a été, certes, bien plus violente que celle de la Peste noire, mais elle a été strictement localisée : elle n'a donc aucune conséquence générale pour la population d'une partie de la terre.

C'est pourquoi la Peste noire de 1348, expérience géante proposée par la nature sur laquelle il subsiste quelques témoignages, permet de connaître ou au moins de conjecturer *a posteriori* les conséquences d'un abaissement démographique à la fois important et brutal.

J'analyserai ailleurs, sur le plan historique, l'ensemble des conséquences de la Peste noire. Il en est de tout ordre : de psychologiques, d'intellectuelles, d'artistiques comme d'économiques, de sociales, de politiques et de militaires.

Certaines de ces conséquences sont contingentes; elles sont déterminée par le caractère propre du fléau destructeur : la peste était une maladie contagieuse dont la propagation pour rapide qu'elle fût, a tout de même duré trois ans et ses résurgences ont été fréquentes au cours de la deuxième moitié du xiv^e siècle. La menace du fléau en marche ou reparaissant en des lieux qu'il avait quittés développe et maintient un état de crainte chronique dans les populations du xiv^e siècle. C'est cette crainte qui explique les phénomènes d'affolement collectif à caractère morbide, dont le plus important fut le mouvement des Flagellants qui cherchaient par de violentes macérations physiques à attirer la clémence du ciel; c'est cette crainte également qui explique le sentiment de la présence de la mort, de la peur de mourir et, corrélativement, l'apparition des thèmes macabres dans l'art. Nous nous apercevons, en effet, aujourd'hui, que le fait de savoir certains hommes en possession de bombes atomiques susceptibles de détruire instantanément n'importe quelle ville, n'affole pas les habitants des agglomérations urbaines et ne modifie pas leur comportement, tant que le fléau n'est pas déchainé; il suffit, au contraire, qu'ils croient le fléau en marche et la désintégration progressive du monde en train de s'effectuer pour qu'apparaissent des phénomènes d'affolement comparables à ceux du xiv^e siècle. Ces phénomènes constituent un décor psychologique déterminé non pas par la brusque diminution de la population, mais par le caractère propre de l'agent qui la provoque.

D'autres conséquences de la Peste noire sont également contingentes : le relâchement de la vie morale, la tendance à une religion plus superstitieuse, le développement du mysticisme que l'on observe après 1350 en Europe sont déterminés par la disparition de beaucoup de prêtres et spécialement de frères des Ordres Mendiants, élite du clergé du xiv^e siècle; ce sont des faits moraux, spirituels et intellectuels très importants, mais ils sont fonction de la structure sociale et intellectuelle d'une époque où les clercs étaient encore les seules personnes un peu instruites des campagnes et constituaient une part relativement active de l'élite intellectuelle urbaine.

Mais il est des conséquences de la Peste noire qui paraissent de caractère général et semblent avoir valeur universelle. Des conséquences politiques et militaires : les guerres ont été interrompues dans l'ensemble de l'Europe et du bassin méditerranéen pendant sept à huit ans après le commencement de la Peste. Des conséquences sociales : les décès des riches ont accru la fortune des riches survivants qui accumulaient les héritages, tandis que les pauvres laissaient aussi misérables les héritiers de leurs hardes; le contraste entre riches et pauvres énormément accru par la mortalité suscite des conflits sociaux. Des conséquences économiques enfin : la brusque raréfaction de la main-d'œuvre entraîne la hausse des salaires et par conséquent des prix; les rentiers, les propriétaires des moins bonnes terres que les tenanciers abandonnent, les

commerçants et les chefs d'ateliers qui ne peuvent ou n'osent payer des salaires élevés, sont ruinés. Aucune de ces conséquences ne semble explicable par les circonstances du moment.

Tout se passe donc comme si la tragique et exceptionnelle expérience de 1347-1350 prouvait qu'une brusque chute démographique atteignant dans son ensemble la population d'une fraction importante de l'univers tend à déterminer la paix entre les nations, d'après conflits économiques internes, des bouleversements dans la structure de la société, l'exaspération des luttes sociales, ainsi qu'un ébranlement psychologique et moral dont les caractères particuliers sont, eux, variables et imprévisibles.

Yves RENOARD.